

Discours prononcé par Monsieur Hugues R. Gall

pour l'installation de Monsieur Jean-Michel Wilmotte à l'Académie des beaux-arts

le mercredi 25 octobre 2017

Monsieur,

Vous êtes né devant une cathédrale, au centre d'une ville ancienne marquée par les destructions de la première guerre et par les vagues de reconstructions, à Soissons. Enfant, vous jouiez à l'ombre de l'unique tour qui donne à l'édifice médiéval sa silhouette si reconnaissable.

Votre père était pharmacien et je l'imagine, comme l'alchimiste de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, vous expliquant comment on peut soigner les hommes et faire durer les monuments. Votre père, très cultivé, vous a donné beaucoup de livres.

Un jour, il a voulu refaire son officine ; vous avez suivi le chantier, découvert comment on créait des espaces nouveaux parce qu'ils étaient utiles ; ces aménagements devaient aussi paraître beaux, en harmonie avec la place, avec la ville, avec l'histoire. Votre père exerçait ce métier parce qu'il aimait les autres : il avait cette attention à autrui qu'il vous a transmise.

Vous aussi, lorsque vous dessinez des édifices, des meubles, des rues, vous faites des « préparations », vous pesez les matériaux au trébuchet, vous lisez, vous prescrivez, vous écoutez. Et quand l'on parle avec vous, l'on sent que rien ne pourra vous distraire de l'attention entière que vous prêtez à votre interlocuteur.

Aujourd'hui, par exemple, alors qu'il y a ici tant de monde, j'observe que c'est moi seul que vous écoutez, ce qui m'encourage à vous parler de vous...

En 1958, vous avez dix ans, vos parents vous emmènent visiter l'Exposition Universelle de Bruxelles. C'est un choc : vous vous trouvez devant une cathédrale moléculaire qui ne porte aucun nom et qui ne ressemble à rien de connu, union sidérante des formules chimiques de votre père et des arcs boutants du chevet de Soissons : l'Atomium.

Vous êtes stupéfait, mais ce n'est pas là l'origine de votre vocation : Le petit garçon fut intrigué et commença à réfléchir ; adulte, l'architecte que vous êtes devenu aurait préféré que l'on sauvegardât plutôt le pavillon Phillips, conçu par Le Corbusier et Iannis Xenakis.

Deux conceptions de l'architecture s'opposaient, vous pouviez choisir votre voie. Vous ne l'avez pas oublié.

++++++

Vous vivez aujourd'hui au cœur d'une ruche, dont vous êtes le pivot.

J'ai vu vos ateliers, votre agence, rue du Faubourg Saint Antoine. Ce sont des cellules lovées les unes contre les autres. Chaque espace est habité par une vingtaine de vos collaborateurs ; j'ai parcouru les six étages où plus de 200 artistes et techniciens du plus haut niveau, venus de tous les horizons, travaillent sous votre direction.

On y invente des villes, et des bancs pour contempler les villes. Vous êtes ouvert à tout.

Hypermnésique, hyperactif, voulant tout voir, tout contrôler, toujours présent, vous portez à vos chantiers cette attention profonde qui est le signe d'une compréhension totale. Et vous avez la réactivité immédiate. C'est celle d'un tacticien, c'est aussi celle d'un stratège.

Tout l'environnement intéresse l'architecte que vous êtes.

Deux attitudes définissent votre approche de la vie : l'optimisme et l'esprit d'entreprendre :

Oui ! Vous êtes, Jean-Michel Wilmotte, un homme d'entreprise et un optimiste. Vous balayez les doutes, car, comme tout artiste, vous en avez et vous vous lancez avec la certitude du succès. Vous êtes « l'Homme qui marche ! » mais un « Homme qui marche » auquel Rodin aurait donné une tête, une tête bien faite !...

L'autre jour, en me promenant sur les quais de la Seine, je regardais ces corolles de métal ajouré, tulipes inversées, ces poubelles translucides qu'imposent les consignes de sécurité. Elles ont nom « bagatelles » : or ces bagatelles sont de vous. Non loin de l'une d'elles s'élève la nouvelle cathédrale russe, votre œuvre aussi : les rebuts des humains face aux prières des croyants !

D'un seul regard, je pouvais voir la cathédrale Wilmotte, et la « bagatelle » Wilmotte. En entrant dans votre agence, je me disais que tout était sorti du même creuset, je pensais à ceux qui avaient bâti la cathédrale et à ceux qui avaient façonné la poubelle.

Je songeais à ces béguinages des Flandres – votre famille vient du Nord –, où l'on se sent bien, portés par le même idéal fraternel, dans le respect mutuel et l'amour du travail.

La question que je me suis posée, c'est celle de votre manière, de votre écriture : comment définir le style Wilmotte, et ce que ce style nous raconte de vous.

*

Au premier regard, il est difficile de répondre.

Votre succès est mondial, tourbillonnant, vous êtes sur tous les fronts, vous remportez les concours et les marchés au Brésil, en Argentine, en Corée, au Japon, en France...

Vous êtes à la fois autoritaire et d'une humilité qui n'est peut-être pas feinte. Vous touchez à tout avec un bonheur reconnu, qui agace :

Vous refaites les salles du Rijksmuseum où désormais Rembrandt et Vermeer respirent mieux, et vous imaginez la rénovation du marché aux puces de Saint-Ouen.

Autour du stade Allianz Riviera de Nice que vous avez construit, tout un quartier surgit peu à peu dans cette zone excentrée, qui y gagne une personnalité nouvelle : la vôtre. Vous y avez la charge de repenser des dizaines d'hectares, vous êtes devenu urbaniste.

A Paris, à l'hôtel Lutétia, il ne faut pas trahir l'histoire décorative des lieux, mais il faut la restituer : -au bar, -dans les vastes salons,-dans chaque chambre ; il faut en recréer l'harmonie, pour aujourd'hui. Avec votre confrère Alain Charles Perrot vous veillez, ici aussi, sur le moindre détail.

C'est vous que choisit Xavier Niel pour le grand chantier de la halle Freyssinet, l'incubateur de 1000 start-up, propos inédit en architecture.

Ici, pas de concours : Niel veut que ce soit vous, et nul autre. Pourquoi ? La confiance, fondée sur la connaissance et l'estime a forgé entre vous un lien privilégié, un lien dont tout architecte rêve !

Vous avez trouvé votre Jules II...

Pour accueillir ces « start-up », sur le succès desquelles reposent tant d'espoirs, il faut des lieux tout à la fois ouverts et fermés ; il faut aussi un mobilier adapté au nouvel esprit : il s'agit de tout inventer pour soutenir des démarches de notre temps.

Cette époque vous la vivez intensément, car vous la comprenez, vous contribuez à la modeler ; vous avez regardé vivre les hommes, vous avez voulu qu'ils communiquent sans se gêner, vous avez étudié l'acoustique, réfléchi aux circulations et aux rencontres... Vous n'avez pas pensé d'abord à la façade, mais vous avez étudié Freycinet, admiré ce qui existait avant d'intervenir. Les cellules de la halle reçoivent désormais vos éléments modulables, adaptables à toutes les situations, capables d'accueillir tous les instruments de la recherche - ceux qui existent et ceux qui sont à inventer. Mais surtout vous pensez au bonheur de ceux qui vont y vivre.

Oui ! Il y a une « écriture Wilmotte » ! C'est un état d'âme, un état d'esprit.

Votre originalité c'est de tout saisir. Jusqu'au crayon qui est posé sur votre table, à côté de l'ordinateur, car vous donnez tout son sens, toute son importance à la notion de valeur d'usage !! Et je ne parle pas de cette épée que vos amis vont vous offrir tout à l'heure et que vous avez dessinée vous-même, comme un autoportrait.

Au fond, l'idée même de start-up, qui vous fascine tant désormais, vous correspond intimement : votre agence, si classique à bien des égards, n'est-elle pas une startup aussi à sa manière ? Un cloisonné de start-up ?

Chaque projet y est un nouveau départ, un « challenge » pour chaque équipe, pour chaque cellule de votre ruche : un risque assumé pour tous mais tout d'abord par vous.

Vos créations ne sont jamais de ces dinosaures, plaqués sur le tissu urbain, et qui, à l'intérieur, ne sont au fond qu'empilements de boîtes à chaussures...

La clé de vos succès est dans votre caractère. Vous êtes attentif, amical, vous écoutez en prenant votre temps. Vous regardez la ville, les gens, ce qui existe, et pas seulement vos maquettes et vos propres dessins – et Dieu sait si vous dessinez ! Vous ne cessez de dessiner !

Vous avez l'intelligence du passé pour édifier l'avenir.

Vous rendez hommage aux ingénieurs, ceux qui ont fait progresser les matériaux ;

Vous inventez des gammes de couleurs, vous déposez des brevets, vous êtes un inventeur, un esprit pratique – et bien sûr un visionnaire.

Pour les bulbes de la cathédrale russe, vous avez voulu une dorure mate, un alliage d'or et de palladium ; vous avez aiguillonné la recherche, pour que l'éclat de ce monument nouveau se marie avec les ciels parisiens.

Après avoir tout observé et tout conçu avec la minutie de l'ingénieur, vous dessinez, vous sculptez, vous peignez, en artiste. Enfin, vous lancez les chantiers, avec des collaborateurs qui sont en symbiose avec vous, à Séoul, à Londres, à Rio, à Nice.

J'aime chez vous cette dimension humaine parce qu'elle est universelle.

A Venise, vous avez créé une fondation destinée aux jeunes architectes. Vous leurs soumettez des projets impossibles, vous inventez de manière un peu sadique des concours imaginaires : ce peut être cette boîte de nuit à l'abandon qui s'appelle Pondorly et que tout le monde a aperçue en allant prendre un avion. Que faire de cet étrange objet architectural, obsolète, à l'abandon ?

Vous exposez les projets, vous récompensez le plus intéressant, celui qui a su donner du sens à cette presque ruine, et transformer la forme ingrate en un poétique ballon dirigeable ou en un Rialto contemporain ;

Vous faites connaître des noms encore ignorés, à l'occasion des biennales d'architecture quand tous les architectes en veste noire arpentent les calli de la Sérénissime. C'est votre générosité.

Cela se passe chez vous, puisque votre fondation est abritée par le bâtiment où vous vivez, devant les vagues de la lagune, et vous recevez lauréats et candidats malheureux comme s'ils avaient, de droit, une place à votre table.

Vous êtes un gourmet, vous aimez appairer les vins et les mets, cuisiner, préparer pour les autres.

Vous avez restauré à Cabris, au-dessus de Grasse une bâtisse, construite à la fin du XIXème siècle pour le tsarévitch. C'était une ruine devant un paysage magnifique : vous avez sublimé ses volumes, respecté les rampes d'escalier de bronze, tordues comme des oliviers dans ce paysage de Provence où ont été plantées des essences de l'Oural, arrivées par bateau au temps de la vieille Russie : vous y avez veillé à une totale liberté de circulation il y a des livres partout, des sculptures, beaucoup des vôtres, une grande salle à manger accueillante pour les vôtres, Nicole, votre femme et pour vos enfants, Harold, William, Nelson, Victoria et tous leurs amis.

Et puis, un peu plus haut sur une restanque, quelques éléments de béton blancs, dressés vers le ciel, presque abstraits : une chapelle ,ouverte à tous les vents, à celui de l'Esprit aussi !

Au début de votre carrière, les critiques vous ont reproché d'être un « architecte d'intérieur ». C'est en effet la base de votre formation, à l'école Camondo, qui porte le nom de cette grande famille et nous rappelle aujourd'hui celui de Nissim de Camondo, mort en héros pour la France voici exactement cent ans. Vous êtes fier d'avoir été élève de cette école, fier d'être grâce à elle, l'héritier de ce grand goût français et de ses incomparables savoirs-faire. Vous vous inscrivez dans une grande lignée :

C'est là que s'est formée votre personnalité, votre originalité, peut-être aussi la séduction que vous exercez. Peut-être même est-ce l'une des clés » de ce style Wilmotte, si délicat à définir.

Car vous n'avez pas une doctrine, vous n'êtes pas un architecte qui verrait tout par l'oblique, par le cylindre ou par la sphère ! Vous coulez votre vision dans celle vos commanditaires – quand ils en ont une ! –, et toujours, vous adaptez votre projet au milieu, à l'histoire ; vous êtes pourtant un plasticien profondément original, mais un artiste qui a la modestie de se glisser, comme un couturier cousant une robe, dans la peau de ses clients.

D'où la difficulté qu'ont certains à vous cerner.

« Architecte d'intérieur » ? Pourquoi ne pas donner à l'expression un sens profond et intime ?

Vous êtes un penseur de l'intériorité. Vous intériorisez les villes comme les maisons, comme vos clients, ceux qui vivront chez vous, avec vous. Vous pensez l'architecture « de l'intérieur ». C'est ainsi que vous avez d'abord réfléchi sur l'art de construire.

Passer de l'architecture d'intérieur à l'architecture et à l'urbanisme ce n'est pas seulement pour vous l'histoire chronologique de votre engagement artistique, c'est votre philosophie.

Dans votre *Dictionnaire amoureux de l'architecture*, vous parlez de cette osmose entre l'espace du dehors et l'espace du dedans, pour citer les mots d'Henri Michaux, osmose entre la façade et les détails invisibles des pièces, entre la sphère publique et l'espace privé, entre le monument et son environnement.

Quand vous inventez, vous semblez toujours suivre du doigt un ruban de Moebius, tantôt dehors, tantôt dedans, une image domesticable de l'infini, du temps et de l'espace.

Ainsi vous êtes fasciné par l'abbaye du Mont Saint-Michel, indissociable du paysage de la baie, du vent de la mer, où les arcades du cloître dialoguent avec les éléments du cosmos. Vous aimez l'architecture modelée des cases du Cameroun ; et la mosquée de Djenné vous retient parce que ses murs sont consubstantiels aux éléments de son décor, pétris dans la même glaise. Vous partez de l'intérieur pour inventer l'enveloppe, pour qu'on se sente bien dans un espace ouvert.

A l'Alhambra de Grenade vous goûtez la musique subtile des cours intérieures et des jeux d'eau, des corridors et des cours, des pleins et des vides, des coupoles et des pelouses ; vous aimez l'inscription de la silhouette du monument dans les masses des collines, vous aimez que chaque parcelle du décor dialogue avec le labyrinthe des salles, de la cour des lionnes au patio des

myrtes et jusqu'à la rotonde de Charles Quint ; ce qui vous séduit c'est cette articulation du monument le plus visible de la ville et de ses espaces les plus intimes et les plus secrets.

C'est parce que vous incarnez ce lien entre l'intérieur et l'extérieur, entre le mobilier et l'urbanisme, que nous avons trouvé urbain, Monsieur, de vous avancer un fauteuil !

Fauteuil ! Le mot manque dans votre *Dictionnaire de l'architecture*, où j'ai trouvé « fenêtres » et « escalier ».

Vous citez Flaubert, ses idées reçues, et le fameux : « Architectes : ils oublient toujours l'escalier », et vous, vous oubliez « fauteuil » !

Mais quand vous évoquez Franco Albini, vous notez qu'il est navrant, quand un architecte a osé dessiner un fauteuil ou une bibliothèque, de lui voir attribuer le seul qualificatif de « designer », « Comme si on ne pouvait pas être à la fois photographe et sculpteur, écrivain, peintre et musicien, auteur et comédien ».

Albini vous plaît parce qu'il était capable d'aménager de manière moderne et muséale les banquettes des visiteurs au Palazzo Bianco de Gênes, d'être l'auteur de la Rinascente, le grand magasin de Rome et de dessiner des stations du métro pour Milan.

Eileen Gray, en 1927, à Roquebrune, décide de devenir architecte, alors qu'elle n'avait été appréciée – et critiquée – que comme « décoratrice » - on ne disait pas encore « designeuse ». Décor sublime, en contrebas duquel Le Corbusier fabriqua sa petite baraque. Le souci du confort pratique d'Eileen Gray, « architecte d'intérieur » contre les apôtres du tube et les théoriciens du modernisme, est un modèle essentiel pour vous.

Arne Jacobsen parvint à faire vivre cette union de l'architecture et du design, passant de sa chaise longue en rotin de l'exposition des Arts décoratifs de 1925 à la construction de gratte-ciels.

Vous, Jean-Michel Wilmotte, vous êtes un architecte d'intérieur qui a eu l'audace de penser la ville, de traiter la cité comme un espace domestique et naturel, comme un Haussmann qui n'imposerait rien à personne.

Pour évoquer l'Américain Charles Eames, vous utilisez dans votre *Dictionnaire amoureux de l'architecture*, livre qui parle beaucoup de vous et où vous jouez à celui qui parle surtout des autres, vous utilisez l'expression « ébéniste architecte ». Charles et Ray Eames sont célèbres surtout pour leur fauteuil, avec ce repose pied si confortable, la duchesse brisée des temps modernes – plus que pour la merveilleuse Eames House de Pacific Palissades.

Passer à la postérité avec un fauteuil, ce n'est pas si mal !

Ici, parce que vous n'êtes pas « seulement » architecte décorateur, mais que vous l'êtes pleinement et que vous avez su devenir architecte tout court et urbaniste, vous prenez place

aujourd'hui sur ces bancs de velours vert qui sont la traduction la plus sobre et la plus ...« design » que nous ayons trouvée des fauteuils de l'Immortalité.

Dans ce dictionnaire, où j'ai en vain cherché le mot fauteuil, mais où j'ai trouvé les Eames et Eileen Gray, vous ne citez pas je crois, et c'est infiniment plus grave, le nom de Le Vau.

Vous semblez lui préférer Vauban, que vous n'hésitez pas à qualifier d'architecte, pour le fortifier, comme dit Sacha Guitry dans *Si Versailles m'était conté*, par provocation sans doute, mais parce que la vision de l'ingénieur militaire qu'il était l'a conduit à devenir en effet un immense architecte : un architecte de fait que les architectes n'ont pas reconnu en son temps comme l'un des leurs.

Vauban pensait les places dans leurs sites naturels et en fonction d'une stratégie, il se souciait de ceux qui allaient devoir y vivre et y batailler : il vous ressemble je trouve ; il mérite comme Eileen Gray, comme Pugin, comme les Eames de figurer parmi les figures tutélaires de votre conception de l'architecture.

L'Académie qui, en 1671, accueille François Le Vau, frère de Louis qui venait de disparaître, ne s'ouvrit pas pour Vauban, qui fut toutefois, en 1699, de l'Académie royale des sciences ; Louis XIV en fit un maréchal de France. L'architecture militaire, qui n'a pas pour but de créer de la beauté, a été à l'origine de nombreux chefs-d'œuvre, du Krak des chevaliers aux arsenaux de Venise ou de Kiev, et cela ne saurait vous étonner.

Elle répond à la perfection aux principes qui vous guident et que vous avez mis au service des arts de la paix.

L'Académie des beaux-arts n'est pas devenue, rassurez-vous, le bâton de maréchal des architectes ! Elle vous laissera le loisir de batailler à nouveau, vous en porterez désormais l'épée. Elle va avec le fauteuil.

La section d'architecture de l'académie des beaux-arts qui vous accueille aujourd'hui est un dieu du panthéon hindou, un Shiva à bras multiple, un collègue de dix archontes qui illustrent la pluralité de votre métier : l'un construit un stade à Montréal, l'autre un opéra à Pékin, l'autre un stade à Saint-Denis, un hôpital ici ou une église à Bergame, un autre parsème le monde de ses aéroports, les monuments historiques y sont représentés et brillamment défendus, mais vous trouvez aussi les cités sous-marines, les piscines et les bibliothèques... Vous y retrouverez surtout des amis, des architectes dont vous admirez les œuvres.

Car vous osez dire que vous admirez. Cela n'est pas si fréquent chez les architectes. Que dire à cet égard des directeurs d'opéra !

Vous saluez le génie de Tadao Ando, vous parlez de l'émotion qui vous a saisi devant la petite maison Azuma à Osaka, création minimale et ouverte, et qui vous a ouvert les yeux. Vous aimez en lui le voyageur, l'étudiant en architecture qui, de la Cité universitaire à la Cité radieuse, mettait ses pas dans ceux de Le Corbusier.

Vous avez côtoyé Niemeyer, vous l'avez aimé, vous avez restauré une de ses villas et vous lui avez même écrit, pour lui demander l'autorisation d'ouvrir une fenêtre sur la mer dans un mur qui était aveugle. C'est un bon symbole, il vous a répondu oui. Vous aimez avouer une fraternelle admiration à Peter Zumthor pour la réussite, à vos yeux absolue, de ses thermes de Vals.

Mais votre plus belle admiration, celui dont la rencontre a été pour vous décisive, c'est Ieoh Ming Pei, membre associé étranger de notre compagnie.

La confrontation avec Pei a été l'un des moments importants de votre vie. Vous êtes intervenu avec lui au Louvre, il vous a frappé par sa grande détermination, la force de ses idées exprimées avec douceur.

Avec lui, vous avez conçu les vitrines du plus beau musée du monde, aménagé les salles en pensant d'abord aux œuvres qui y seraient exposées, à l'éclairage, aux reflets dans les vitrines, aux ombres. Vous avez travaillé avec ce même respect dans de nombreux musées à travers le monde : j'aime particulièrement ce que vous avez fait à Beyrouth, pour le musée d'archéologie, en conservant, sur les murs de la grande salle centrale où est exposé le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos, les impacts des obus qui étaient tombés sur l'édifice.

Vous avez retrouvé le Louvre quelques années plus tard, il s'agissait d'aménager les salles du pavillon des Sessions que le président Jacques Chirac souhaitait dédier à ces arts que Félix Fénéon appelait « les arts lointains » : les sculptures d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et des Amériques. Le président Chirac ne vous en voulait pas d'avoir répondu à la commande du président Mitterrand pour le mobilier de l'Élysée, il avait raison.

Dire que les conservateurs du Louvre étaient contre le projet relève de la litote, ils avaient rebaptisé les lieux « le pavillon des concessions » : vous entriez en terrain miné.

Projet politique, délicat, qui devait mettre en valeur aussi bien l'esthétique des œuvres de la civilisation d'Ifé que celle des masques des Indiens d'Amérique du Nord et laisser le visiteur libre d'apprendre, de comprendre, de regarder. Ce second chantier du Louvre a été l'occasion de conversations avec Jacques Kerchache : vous avez aimé regarder les œuvres avec lui, l'entendre parler de leurs provenances, et inventer un décor unique qui ne trahisse pas la diversité des cultures, qui crée un lien entre des civilisations si différentes, et qui s'insère sans heurts – c'était le propos essentiel – aux murs du Palais où, à quelques pas de là, se trouvent Fra Angelico, Véronèse et la frise des Ergastines.

Le pavillon des Sessions au musée du Louvre a été une grande aventure. Lors de l'inauguration, je me souviens d'être arrivé un peu en avance, vous avez pris le temps de me le faire visiter, de m'expliquer la conception des espaces, avec une intelligence extrême – comme si dehors le cortège officiel et les journalistes ne comptaient plus. Ce n'était ni courtoisie de votre part, ni sans-gêne de la mienne : vous étiez passionné, je l'étais aussi, vous aviez envie de parler de ce que vous veniez de réaliser. Au Louvre, j'ai senti que vous étiez heureux.

L'architecture, pour vous, est de la peinture. Vous aimez particulièrement que Giulio Romano ait orné de fresques magnifiques le palais de Mantoue, que Garnier ait composé le nouvel Opéra

de Paris avec une palette de marbres et qu'il ait invité ses amis, Lenepveu ou Baudry, qui me sont chers, à en exécuter les décors. Vous placez au plus haut, au même rang que le Corbusier ou Tadao Ando, le mexicain Luis Barragan, l'auteur de la « fontaine des Amants » qui vous a tant ému, de ces murs de béton teints de turquoise, de jaune et de rose, qui ne concevait pas de bâtir sans couleurs, au point d'apporter sur ses chantiers des reproductions d'œuvres de peintres de la Renaissance.

L'architecture, pour vous, c'est de la sculpture – mais surtout pas au sens de ces architectes poseurs qui placent au milieu de la ville un bâtiment qui pèse, pour faire connaître leur nom – un complexe fort répandu... ! L'inverse du complexe d'Erostrate, on le sait incendia l'Artemison, pour passer, lui, à la postérité !!! Vous, Jean-Michel Wilmotte, vous êtes l'ennemi du geste architectural, vous êtes l'antithèse de ces architectes qui voient leurs monuments comme des sculptures.

A Ellora, à Abou Simbel, à Petra, vous avez été fasciné par ce que vous appelez « l'architecture sculptée » et qui est exactement le contraire, la transmutation d'un morceau de nature en chef-d'œuvre de pierre, l'inclusion de l'architecture dans la montagne – alors que tant de vos collègues rêvent d'accoucher d'une montagne visible de partout.

Le seul geste architectural que vous reconnaissiez est celui de la main tendue.

Si le qualificatif d'humaniste n'était pas aujourd'hui à ce point dévalué et galvaudé, on pourrait dire que vous êtes un humaniste, mais ce serait au sens de Montaigne et de Thomas More.

Ce goût pour la ville va avec votre attention amicale à autrui.

Nous vivons Wilmotte, partout où notre regard se pose, sans nous en rendre compte, sans y penser. Nous sommes de la génération Wilmotte, comme d'autres furent de la génération Mitterrand : dans les musées, dans les stades, dans les rues, nous vous rencontrons. Votre regard a tout embrassé. Le style Wilmotte, c'est une musique d'aujourd'hui, une basse continue qui traverse votre œuvre.

L'architecture, pour vous, est une musique. Vous évoquez souvent le mythe d'Amphion, fils d'Antiope et de Zeus, qui éleva les murs de Thèbes au son de la lyre et qui faisait danser les pierres. Vous avez écrit que la musique, Lully à Versailles, Gerschwin à Manhattan, Bach à l'orgue de la cathédrale de Soissons, n'était jamais décoration supplémentaire d'un édifice, mais qu'elle est, pour vous, « l'état invisible de l'architecture ».

Superbe formule. L'architecture est une acoustique, les deux tribunes de la basilique Saint-Marc de Venise ont inspiré à Gabrieli ses chœurs alternés. Et la musique de Xenakis, est associée, l'année de vos dix ans, à la première construction de Le Corbusier que vous ayez vue, à Bruxelles, dans le parc où la foule se pressait pour admirer cet Atomium qui ne vous intéressait guère, passé le premier moment d'étonnement.

L'architecture, pour vous, c'est comme la gravure. Vous vous attachez aux détails de vos œuvres avec la minutie d'un buriniste penché sur sa plaque, j'y pensais en vous entendant parler de l'art de tracer un joint creux le long d'une plinthe ou entre un mur et le plafond.

Cette minutieuse attention au trait fait de vous un dessinateur, mais pas seulement au moment de la conception, de la première idée, du dessin, du projet, initial, mais tout au long de vos chantiers. Vous les suivez en faisant des croquis, en regardant ensuite ce que cela donne à l'air libre, comme un graveur qui soulèverait la feuille de papier à peine sortie de la presse pour voir traduit avec de l'encre ce qu'il a fixé sur le cuivre et qu'il avait en tête. Vous êtes un minutieux, aucun détail n'est accessoire à vos yeux. Mais vous savez aussi quitter la loupe et le compte-fil pour regarder vos constructions avec vos jumelles de marine, de celles qui se trouvent chez vous, à Venise.

Car l'architecture pour vous, c'est aussi du cinéma, mais pas nécessairement du grand spectacle. A Brasilia, que vous avez découvert avec Niemeyer, vous avez été fasciné par les courbes et les dessins, mais vous avez moins aimé l'urbanisme inhumain et disproportionné, ces grands axes que j'avais eu la chance de visiter avec Kubitschek, sans deviner qu'un jour je pourrais en parler avec vous.

Certaines villes semblent faites pour être filmées, pour qu'on les survole et qu'on y déroule de longs travellings, certaines maisons aussi, comme la Casa Malaparte de Capri qui figure en bonne place dans votre panthéon intime depuis Godard et Bardot.

Mais vous avez aussi vos passions secrètes.

Est-il permis de prononcer dans cette enceinte le nom de James Bond ?

Vous aimez le cinéma d'architecture, les citernes d'Istanbul dans *Bons baisers de Russie*, le Lake Palace d'Udaipur dans *Octopussy*, l'architecture mussolinienne du musée de la civilisation romaine dans *Spectre*, sans oublier notre cher château de Chantilly, que l'Institut de France a prêté, en souvenir sans doute de cet agent hors pair au service de la France que fut le duc d'Aumale, pour le tournage de *Dangereusement vôtre* (- un film dont la critique n'a pas assez dit à quel point il avait changé l'appréciation de l'œuvre d'Honoré Daumet.) J'aimerais voir nos confrères cinéastes choisir comme décors de leurs prochains films celles de vos architectures qui s'y prêtent le mieux : les bulbes et les ailes de la cathédrale et du Centre culturel russe de Paris ou ces chambres que vous aménagez en ce moment à l'hôtel Lutetia, à moins que ce ne soit l'ensemble sportif du Paris Saint-Germain, qui vient de vous être confié.

Votre côté James Bond ne m'a pas échappé. Il n'est pas apparent de prime abord : pour être un agent efficace, mieux vaut ne pas se faire remarquer. Vous allez de Tokyo a Washington, vous quittez un dîner pour partir en voiture à Chambord où vous rénovez un célèbre hôtel et dans la foulée vous décollez pour Venise où un riva laqué vous attend. Je plaisante, derrière cette épuisante activité qui ne semble pas vous épuiser, se cache une réalité essentielle : vous êtes le concepteur mais aussi celui qui incarne ses réalisations, que vos clients veulent voir, celui à qui ils veulent parler. Voilà pourquoi vous vous démultipliez et vous voyagez sans cesse. La conséquence sérieuse de tout cela, c'est que vous avez en France une incroyable responsabilité économique. Vous m'avez montré, dans votre agence, les milliers de clichés que vos équipes vous envoient de tous vos chantiers, vous voulez voir tout par vous-même.

L'architecture, pour vous, c'est de la photographie, ce qui ne veut pas dire qu'elle doit être une simple image, ni la toile devant laquelle on place des personnages comme au temps de Nadar, quand la photographie ressemblait au théâtre. Vos architectures sont photogéniques, vous cherchez toujours l'angle le meilleur, vous ne négligez pas cet art de la mise en scène, vous l'intégrez à votre réflexion.

J'ai compris cela de vous lorsque je vous ai rencontré, pour la première fois, à Moscou, sur la scène Bolchoï à Moscou. Roland Petit vous avait demandé de réaliser les décors et costumes de *La Dame de Pique*. C'était une nouvelle production, très attendue. Vous aviez voulu des décors épurés, efficaces, sobres, vous aviez mis sur la scène votre univers. Vous aviez créé une image fictive, scénique, mais qui donnait envie de jouer, de danser avec le Destin. Vous vous souvenez : les trois cartes de la Dame de Pique : « trois, sept, as » c'est Tchaïkovsky et c'est surtout Pouchkine. Au lieu de l'As, la troisième carte sur laquelle il mise sa vie, Herrmann voit grimacer la Dame de Pique, signe de malheur.

A vous, je veux dire, à nous, cette carte porta bonheur. Ce fut le lever de rideau de notre amitié. J'ai apprécié d'emblée votre discrétion extrême, mais sans absence, jamais. Plus tard, à l'Opéra de Paris, vous avez signé les décors du ballet *Clavigo* d'après le drame Goethe, sur une bien belle musique de Gabriel Yared. Il en reste je crois des photographies, une captation peut-être, c'est un magnifique souvenir.

Musique, peinture, photographie, cinéma, sculpture, gravure, aurions-nous donc pu vous recevoir dans chacune des sections de notre compagnie ? Vous auriez eu votre place aussi dans celle qui, depuis le règne de Louis XVIII, s'intitule « **membres libres** », car au fond c'est la liberté qui a guidé vos pas jusqu'à nous.

*

Nous n'avons pas parmi nous de jardinier.

Il est dommage qu'au temps de Louis XIV, André Le Nôtre n'ait pas siégé dans une Académie. Mais avec vous, nous avons désormais parmi les nôtres un ami des arbres,... des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.

L'un de vos livres favoris est *L'homme qui plantait des arbres* de Jean Giono. C'est l'histoire d'un homme qui récolte le bonheur. Vous avez écrit que vous aimeriez que cet ouvrage fût distribué dans toutes les écoles d'architecture. Enfant, vous auriez aimé être pépiniériste, vous ne saviez pas encore que, selon la belle formule de Chateaubriand, « les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture ». Une phrase que vous citez dans votre *Dictionnaire*, et que je lisais, à Giverny, en pensant à vous dans le jardin de Claude Monet - sur lequel veille notre académie.

Pour Monet, les parterres de son jardin étaient déjà des morceaux de peinture, une sculpture bruissant dans le vent, une architecture qui au fil des saisons se renouvelle et croît. Comme dans ce jardin Zen de Kyoto, ou devant l'image des deux rochers liés par une corde épaisse, l'un petit, l'autre immense, qui vous ont fasciné au Japon, dans la baie d'Isé, vous aimez contempler ces morceaux de nature dont l'homme a fait des images de la perfection.

En posant votre dictionnaire à côté de moi sur le banc de Claude Monet, j'avais envie de vous ramener un jour prochain, autour de l'étang aux nymphéas et de vous le montrer comme une œuvre d'architecture au sens où vous l'entendez, une œuvre totale, prémisse du Land Art et promesse du bonheur.

Vous auriez sans doute comme Monet, préservé la vieille maison, installé un premier atelier, puis un second, plus moderne, dont les verrières ressemblent à celles des serres et s'intègrent à ce qui existait déjà. Vous auriez peut-être envie, aujourd'hui, dans le champ qui borde l'Epte, envie d'élever un cabanon comme celui de Le Corbusier ou une casemate comme celle de Thoreau dans *Walden*, puisque la cabane est l'alpha et l'omega de toute architecture.

Ici, dans cette forêt de symboles, sous l'arbre imaginaire qui abrite nos palabres, à l'abri de ce dôme élevé par Le Vau dans cette lumière grise et dorée de Paris qui vous a tant inspiré, vous aviez votre place, Monsieur, sur l'un de ces fauteuils verts, avec vos outils de jardinier et de penseur, d'architecte venu de l'intérieur pour nous ouvrir à tous les horizons du monde.

Je crois que nous vous y attendions tous.